



Journées d'études

Un fantasme prêt-à-porter ? *Questions sur le fantasme féminin*

Samedi 06 mars 2021

Intervention de **Marc Morali**

Un fantasme Canada-dry¹ ?

« Un rien me fait tourner la tête », me disait une jeune femme. A quoi Éluard lui avait déjà répondu : « C'est fou ce que tu me manquais avant que je ne te rencontre ! ».

L'amour comme garantie du happy end, de la rencontre heureuse ? L'amour dont Lacan dira qu'il est un sentiment comique et qu'il ne permet pas d'échapper à la bêtise, c'est-à-dire à la croyance au lien !

Un rien suffit pour parler, encore faudrait-il savoir de quel rien nous parlons. Pourquoi serait-ce le même pour un homme et pour une femme ?

Nous savons depuis Freud qu'il n'existe que des éclats de rien, ou plutôt rien que des éclats, des objets partiels qui jamais n'aboutiront justement à faire Un, comme l'espérait Freud avec la grande pulsion sexuelle unifiant les pulsions partielles et réglant le problème de la sexuation par le Réel de la procréation sexuée ! Il s'agissait alors de conférer à chaque parlêtre une identité assurée, congruente avec ce qui s'impose comme un Réel, la différence anatomique entre un homme et une femme. Une identité assurée se situant dans un espace commun à tous, permettant à partir d'une vérité partagée, donc partageable, d'établir des échanges garantis, structurés par la même logique et d'avoir un rapport sexuel.

Nul besoin d'attendre Freud pour entendre ce qui rend impossible cet accord, au sens musical du terme, une harmonie qui ferait résonner la part commune qui nous rassemble. Lacan l'écrira dans un texte étonnant : « un homme et une femme peuvent s'entendre, ils peuvent s'entendre crier ! ». Peut-être faut-il aussi y entendre que depuis qu'il y a des textes sacrés, que répètent-ils sinon La Question : qu'est-ce qu'un « être femme » ?

La Genèse, la création de « l'alphabet du monde »².

Je vous en propose ici une lecture rapide qui se soutient d'un enseignement bimillénaire. Le modèle d'un couple capable de procréer, de poursuivre l'œuvre divine, ce modèle qui fonctionne si bien chez l'animal pose un insurmontable problème en ce qui concerne la créature qui porte la responsabilité d'être faite à l'image du créateur lui-même... Ici pas de chronologie triviale fondée sur la foi, mais sur la lecture d'un texte qui cristallise les légendes de l'apparition du parlêtre : comme l'enseigne la tradition, Adam n'est pas le premier homme, mais la première créature qui parle avec Dieu, défini comme un trou dans le symbolique³, invisible, innommable, irréprésentable, inimaginable, un trou qui ne parle qu'au prophète, car sa parole nécessite deux niveaux de traduction pour être accessible au parlêtre ! Donc, la Genèse essaie d'expliquer la

démarche de Dieu : « il fit l'homme à son image », et pour que ce soit plus clair, « homme et femme il les fit ! », puis une précision : « Il créa la femme du côté d'Adam » et un dernier essai : « il lui (à Adam) donna une arme contre lui ! ». Le désir de Dieu, difficile à saisir, ne passe pas par la différence des sexes, car ce **Dieu n'est pas un père et encore moins un père primitif, il est un « point hors ligne », anhistorique, il crée mais n'engendre pas**, il ignore le temps et la contradiction⁴ ! La Femme porte pour une part le vecteur de Son Essence inatteignable comme nous le préciserons plus tard.

Ces remarques visent à éclairer la question du fantasme, mais également la suite du travail de Lacan, en particulier sa relation à ce qu'il appelle la vraie religion. Je ne peux ici que laisser une trace sur laquelle nous reviendrons, je l'espère en chair et en os, à Paris au mois de juin, lors des journées de lecture de « La Troisième ».

Lilith, le premier essai, la première femme d'une race de femme, la femme d'aucun homme se voit reléguée aux enfers parce qu'elle déclenche une catastrophique guerre des genres. En conséquence, dans un nouveau projet, la « femme » doit se faire femelle, compagne, partenaire, moitié, support d'un homme qui nécessite « une aide contre lui ». Ici et contrairement à une mauvaise traduction/interprétation dont il est important de mesurer les effets, c'est l'homme qui, malgré son pénis, a besoin d'être complété. De plus, la femme proviendrait d'une excroissance osseuse, idée étrange suscitant des débats sans fin, et mobilisant les docteurs de la Loi depuis des siècles. Lacan lui-même y est allé de sa glose : que signifie « la côte d'Adam » ? Je me réfère pour approcher cette question au commentaire que fait Rachi⁵ du verset *Genèse II, 18-24* 3 que je résume ainsi : l'anatomie ne suffit pas à nommer la différence homme/femme, **il faut donc faire un pas de côté** : ce qui s'enlève de l'homme permet de nommer la femme *Icha*, et du coup Adam peut se nommer *Ich*.

Le texte donne alors une indication précieuse : l'opération a lieu pendant le sommeil d'Adam. Pour faire valoir ce détail important, ainsi que les différents niveaux de lecture possibles, et donc la *poïesis* du texte, le « côté » ne peut pas être traduit ici par ce qui désigne la moitié ! Ni même par côte ! En appliquant la loi du voisinage en topologie, et celle des associations dites libres en psychanalyse, mais également celle de la tradition de lecture du texte dit sacré, « Côte » est à rapprocher de l'essence même du rêve d'Adam, de son désir qui touche au *noyau de son être* dirait Freud. Et si os il y a, il s'agit d'un os qui ne sert à rien, un pur support (en anatomie, on dit résiduel, un reste de ce qui n'existe plus) : Cette expression est à rapprocher — c'est l'interprétation que je propose — de ce que Lacan nomme mutilation, à entendre au sens topologique du terme : « je t'aime, je te mutile de l'objet a », et dans un séminaire plus tardif, à propos du « petit Hans », il utilisera un néologisme holophrastique : **l'os-bjet** ⁶! Un S découpe le mot : S comme Sexe, comme Serpent ?

Ce **pas de côté** n'est pas sans évoquer le « méta » grec de **métaphysique**, ou freudien de la **métapsychologie** dont il faut rappeler qu'elle désignait la sorcière ! L'être est toujours situé dans un **à côté** de la *physis*, toujours mal traduit par **un au-delà** qui devient souvent **au-dessus** ! Rav Haïm de Volozine, dans son livre *L'âme de la vie*, au 19^e siècle, précise : il convient d'associer le texte de la Torah à son commentaire par Rachi, L'ensemble constitue une clinique du texte, voire un texte clinique, centré sur la grammaire et la logique, mais aussi sur la polysémie, comme l'indique par exemple la phrase : « Le présent est un instant qui a eu de la

chance ». C'est une assertion propre à la conjugaison du verbe être en hébreu⁷ : impossible capture de l'être au présent. Dire « je suis » suivi d'un adjectif, c'est cela la névrose !

Ce dont pourraient découler les remarques suivantes :

- Il y aurait un monde dit masculin, et pas seulement anatomique, qui est porteur de l'emblème dit phallique et en même temps apparaît comme incomplet, ce qui s'écrit (1- a).

- En ce qui concerne « la femme », elle aurait à se situer entre ce monde qu'elle partage avec l'homme, et celui dans lequel se déploie son être singulier, hétéros, trace du Désir de Dieu qui l'a faite singulière, à son image. Rien d'étonnant à ce que LA Femme soit un des noms de Dieu ! Le *pas-tout* signifierait alors pour le dire à l'envers, que **la femme échappe pas-toute à la castration**. (A propos du pas-tout, mon dictionnaire de grammaire se met en panne !!! Écriture inclusive et grammaire non machiste même combat ! Cela reste une histoire de pomme... Lacan nous avait prévenu : dans l'inconscient, on est pommé !). Cela nous rappelle que les premières représentations du phallus dans le monde grec sont un vagin !

- Le fruit défendu est dans l'acte de création lui-même : doter un animal de la parole, de la conscience, de l'usage des mots dont on sait avec Samuel Beckett⁸ « combien ils disent mal... » et nous condamnent « à rater, dire mal que pis, plus mal, plus *mesch* encore ! ».

- Dire « Je suis un Homme⁹ » pourrait paraître simple, pour peu qu'on oublie la faille qui le traverse et dont la femme se ferait support ou cause. « Quand je parle, écrit Charles Melman, j'ai, vis à vis de ma propre parole, le type de division qui me permet d'entendre de quelle façon je suis dupe ». Dupe de quoi ? de ce que ce manque incommensurable se trouve rempli d'objets — les gadgets — qui ne conviendront jamais ! La vérité ne serait-elle que la promesse de trouver cet objet unique pour chacun pour faire cesser le *Drang* pulsionnel qui nous condamne à la quête éternelle ? C'est pourtant une vérité ainsi définie qui se présente dans le fantasme.

- Lacan ajoutera ici le terme de symptôme-partenaire, l'aide contre lui, pour faire résonner autrement la formule haïssable de femme-objet, même si, paraît-il, parfois une femme consent à se faire l'objet de l'homme qu'elle aime mais de quel objet s'agit-il ?

- Dire « femme », soulève une difficulté supplémentaire, car elle doit supporter, du fait qu'elle parle, la faille qui traverse tout homme, mais aussi se confronter à cette autre part qui la laisse singulière hors du monde dans lequel s'inscrit l'homme :

D'un côté, l'objet dont l'ultime valeur est d'être manquant, car ce qui fait le prix d'un tel objet, c'est d'être marqué par le signifiant et le UN, ce qui le rend échangeable, du fait même de sa disparition comme objet !

De l'autre côté, l'indicible, l'irreprésentable, l'ineffable, la trace du Dieu Un qui n'est Un que pour les hommes ... le buisson — c'est un Réel et non une métaphore — brûle sans se consumer, ce qui veut dire que comme buisson, il n'en sait rien !

Récréation : Sacha Guitry enseigne qu'il faut toujours dire à un homme qu'il est le meilleur (comparaison !) et à une femme qu'elle est la seule (différence !).

La faute première

Restons un instant dans ce vert paradis qui ignore le manque, le besoin, voire le désir et donc le fantasme. D'ailleurs rien n'est dit sur le sexe au paradis, un sexe qui n'est pas encombré de la présence d'un savoir dans la langue.

La faute première telle que Lacan en parle dans *le sinthome*¹⁰ vient à la suite du malentendu déjà présent dès la création, comme nous venons de le voir. Encore faut-il le savoir ! Pas de fantasme sans savoir ! **Et c'est cela la faute première, SIN dit Lacan, le sinthome, le quatrième** : « Moi, je serais assez porté à croire que, contrairement à ce qui choque beaucoup de monde, c'est plutôt les femmes qui ont inventé le langage. D'ailleurs, la Genèse le laisse entendre. Avec le serpent, elle parle – c'est-à-dire avec le phallus, d'autant plus qu'alors pour les femmes, c'est hétéro. »¹¹

Pendant qu'Adam contemple ses avantages, « Tu peux savoir » dit le Phallus à Eva ! Ça vous rappelle quelque chose, non ? Silicet ! C'est la première transgression, et la naissance du premier sinthome, qui oblige à un savoir-faire avec la jouissance singulière, celle d'Eva, parce que le symbolique qui cerne le manque n'est plus tout à fait le maître du jeu. Il y a dans le symbolique un trou, lieu d'une énigme, celle du désir de Dieu, ce que nous appelons le désir de l'Autre. Le sinthome est-il correcteur d'une faute incluse dans la structure, ou bien est-il la faute elle-même, première, tenant à l'indépendance des trois ronds qui ne sont pas donnés a priori comme noués *borroméennement* ? le nœud de trèfle par exemple.

Nous constatons ici combien nos théories restent profondément marquées par les récits mythiques à partir desquels se construisent les différentes civilisations qui ne sont jamais que les diverses tentatives de réduire le malaise.

Ce point, qui conditionne notre rapport au désir de l'analyste, et qui dessine la trajectoire qui mène du désir au fantasme, et à sa traversée comme point ultime de la cure type, ce point nous indique également combien l'idée d'une logique dite féminine sur la piste de la possibilité d'un fantasme féminin peut déterminer des divergences dans le champ social et surtout dans nos propres institutions.

Au *Parades* (le mot lui-même est évocateur de tous les modes du savoir¹²), une fois passée la stupeur, ce qui saute aux yeux, c'est, comme réponse au savoir, la nudité vite voilée de quelques feuilles de vigne, qui révèle une petite différence qui peut être nommée de façon différente comme la clinique de l'enfant nous l'enseigne tous les jours. Il y en a un qui l'a, et qui peut le perdre — une qui ne l'a pas, ce qui est forcément injuste, qui voudrait l'avoir : avoir pour être ou être pour avoir, voilà ce qui guidera les premières conceptions de l'objet, donc des fantasmes infantiles, une fois corrigées par une bienveillance égalitariste les « erreurs de saisie par le regard » auxquelles Lacan donnera le nom de « l'une bévue », c'est-à-dire de l'inconscient lui-même : **les femme n'en ont pas, ce qui ne veut pas dire que ça leur manque...**

Question : l'idée freudienne du roc de la castration témoigne-t-il de la structure, ou plutôt d'un point de butée de la théorie œdipienne à laquelle manque le concept de jouissance ? Comment penser un au-delà du manque ? Sans tomber dans l'appel du grand Tout !

C'est la question de ces journées : comment fantasmer quand il ne manque rien ?

Je vous propose quelques remarques, ce qui revient à dire qu'il s'agit moins de réponses que d'un tissage de bord, qui essaie de cerner ce qui reste pour moi plus qu'énigmatique.

Le cas Diva¹³

Je commencerai par évoquer le statut des objets dans la passion, ici celle d'une voix chez une chanteuse d'Opéra – appelons-la Diva -, connue pour sa voix et dont le symptôme est son refus d'être enregistrée : *"Je chante parce que j'aime chanter. Toute seule, je ne peux pas. J'ai besoin du public. C'est un instant unique, la musique, ça va ça vient, impossible à attraper"*. Passer outre son refus devient un viol. Cette voix est un morceau de corps qui l'identifie, non séparable, dont il n'est permis de jouir qu'en sa présence. Le chant n'est en fait qu'une partie de la scène où vient s'ajouter le regard du public fasciné par une image parfaite, en un moment où se rejoue, à chaque représentation, la naissance de la voix. La Diva est La Voix, et nous touchons ici au volet de l'être et non de l'avoir. **Toute saisie qui viendrait à lui conférer une valeur d'échange fait peser la menace de la perte de ce qui la constitue, au-delà de toute problématique phallique** : la consistance de l'être ne se trouve jamais que du côté de l'objet.

Nous pourrions rapidement dire que dans ce contexte clinique, l'apparition dans le semblant d'un objet réel montre assez l'échec du fantasme comme tampon devant la menace d'un Réel qui révèle l'illusion de l'unité du corps.

Le dispositif qui produira la détumescence de ce moment passionnel mérite notre attention : se retrouvant sur cette même scène où sa voix lui fut ravie par un enregistrement clandestin, elle soutiendra sur la scène pour la première fois l'écoute de sa propre voix lui revenant de la salle vide (cf. Aristote et l'abstraction du *Publicum*, cf. Lacan et le trou du symbolique). Elle écoute et regarde d'un lieu où elle ne chante plus, et l'image réelle de sa voix lui revient de l'endroit où elle regarde et d'où on ne la voit plus, puisqu'il n'y a plus personne pour la voir. Ainsi se résout sa passion, dans un retournement pulsionnel : « je n'ai jamais entendu moi-même chanter (une formule qui essaie de rendre l'anglais *myself singing*) », ce qui peut se lire comme, production/chute de l'objet a et restauration du tampon fantasmatique.

Comme l'écrivait Charles Melman, « Si la purge des passions s'accomplit toujours dans le théâtre de la vie, c'est parce que nous sommes divisés par rapport au spectacle, qui nous met sur la scène ». Ou encore comme le dira Lacan, pour expliciter la différence entre la jouissance hors-corps et la jouissance hors-langage dont il fait un temps la caractéristique du féminin — et non d'une femme — « *La voici heureuse et satisfaite si le sort permet qu'effectivement elle ne se heurte à rien qui la disperse ; et bouche bée, à chaque fois que le Réel du pas-tout s'impose* ». Deux modalités de jouissance ouvrant sur deux dimensions du fantasme.

La Diva est le symptôme de l'Autre auquel elle s'adresse, ou de ce qui en tient lieu, parfois un signifiant maître, parfois même une idole. L'Autre, c'est aussi bien le partenaire que ce qui parle en lui, le discours social, qui dans ses mutations offre aujourd'hui à une femme la possibilité de parler autrement. Ou encore le lieu d'où vient l'invitation pressante à s'inscrire dans le fantasme de l'Autre, l'existence de LA FEMME, l'objet idéal, auquel une femme est sommée de s'identifier. Ce qui pose la question de l'articulation du fantasme au politique.

Reste l'ineffable de la voix, la jouissance de la vie : cela relève-t-il d'un fantasme ou est-ce la possibilité de penser un Réel féminin, et partant de s'interroger sur les limites de notre pensée du genre¹⁴.

Faute de pouvoir produire, sous peine de cesser d'ec-sister, un objet d'échange qui pourrait venir à manquer, c'est cet objet que le fantasme de l'Autre vient constituer dans le champ phallique : \$ ◇ (\$ ◇ a), un fantasme de fantasme, support de la jouissance....
« *Chose curieuse, la tresse, elle ne se produit que de ce qu'elle imite l'être parlant mâle,* »

C'est l'hypothèse qui justifie mon titre parodiant une célèbre publicité pour une boisson ersatz de l'alcool : un fantôme Canada dry, ça a l'odeur, l'aspect, la couleur du fantôme mais ce n'est pas un fantôme !

Nous pourrions d'ailleurs remarquer à propos de cette publicité qu'elle promet l'objet jouissance situé dans le semblant, sans le danger, la supposée transgression, le péché, le sexuel en quelque sorte !

Toutes ces questions qui nous divisent trouvent leur point de butée sur ceci, que la Jouissance Autre, et non jouissance de l'Autre, reste inéchangeable y compris avec soi-même. Est-ce l'apanage du féminin ou le point inatteignable par la logique phallique ?

Au-delà de ces remarques, et pour paraphraser Lacan, je soutiendrai « y'a des traces de la Femme », ce que Don Juan nous apprend, quand dos à la porte, il demande à brûle-pourpoint à son valet :

- « Comment est-elle ? »
- Le valet lui répond : « comment savez-vous qu'une femme est entrée dans la pièce » ?
- Il flotte dans l'air comme une *odor di femina* !

Je pourrais encore citer le personnage de Gradiva, celle qui marche, dont Freud dit que son mouvement de danse évoque l'écriture d'une lettre. Mais ces traces n'apportent aucune assurance identitaire : le parlêtre tire sa consistance de l'assurance de son fantôme.

L'écriture du fantôme, le nœud et la tresse... perspectives

Commençons par lire Lacan :

« ...je vais avancer quelque chose qui est comme ça, enfin, qui tranche : le savoir masculin, chez l'être parlant, est irrémédiablement unaire, il est coupure, amorçant une fermeture, justement celle du départ, c'est pas son privilège. Mais il part pour se fermer, et c'est de ne pas y arriver qu'il finit par se clore sans s'en apercevoir. Ce savoir masculin, chez l'être parlant, c'est le rond de ficelle. Il tourne en rond.

Comment peut-il, comment pouvons-nous supposer qu'il y arrive, à en connaître un bout de cette distinction élémentaire ? Ben, heureusement, pour ça, il y a une femme. Je vous ai déjà dit que la femme... naturellement c'est ce qui résulte de ce que j'ai déjà écrit au tableau, que « La femme » ça n'existe pas ...mais une femme, ça, ça peut se produire, quand il y a nœud, ou plutôt tresse. Chose curieuse, la tresse, elle ne se produit que de ce qu'elle imite l'être parlant mâle, parce que, elle peut l'imaginer, elle le voit strangulé par ces trois catégories qui l'étouffent. Il n'y a que lui à ne pas le savoir, jusque-là. Elle le voit imaginativement, mais c'est une imagination de son unité, à savoir de ce à quoi l'homme lui-même s'identifie. Non pas de son unité comme savoir inconscient, parce que le savoir inconscient, il reste plutôt ouvert. Alors, avec cette unité, elle boucle une tresse. C'est bien en quoi, enfin, une femme n'est pas du tout forcément tressée, de sorte que c'est pas du tout forcément avec le même élément qu'elle fait le rond au bout du compte.

C'est même pourquoi elle reste une femme, entre autres, puisqu'elle est définie par la tresse dont elle est capable, eh bien, cette tresse, il n'est pas du tout forcé qu'elle sache que ça ne soit qu'au bout de six que ça tienne le coup pour faire un nœud borroméen ».

Et quelques questions s'esquissent...

La mise en perspective du nœud-tresse tourne autour de la question du temps. Elle permet donc une articulation avec les tentatives ultimes de Lacan, comme le séminaire intitulé « la topologie et le temps ».

La fermeture de la tresse engendrant un nœud a-t-elle pour effet de localiser l'*objet a*, c'est-à-dire le moment où le sujet s'éprouve comme manque à être, ou comme angoisse, comme passage du temps logique au « Réel temps » ? La notion de droite avec la promesse d'un point à l'infini serait alors paradoxalement une croyance mathématique : la tresse finira par se boucler... à l'infini, de manière spontanée, sans appui extérieur !

Dans son exposé, Jean Brini propose d'écrire le mouvement pulsionnel du dire, en précisant que la présentation « comme texte » en gomme radicalement la dit-mention en oubliant que la pulsion ne se résout jamais sans reste dans le logos.

Parlant des surréalistes, Lacan précise "*Les imbéciles de l'amour fou qui avaient eu l'idée de suppléer à La Femme (...) étaient eux même des Symptômes, (...) l'idée de suppléer à La Femme nous remet dans l'ornière des Noms-du Père, et constitue le type même de l'errance.*"

L'errance serait-elle alors de refuser la croyance qui produit le nœud ?

L'invention féminine vise au travers de ce que le parlêtre n'homme « femme » l'espace hypothétique d'une jouissance Autre à distinguer radicalement d'une transgression de la loi phallique. Seul le bouclage hypothétique de la tresse localise le manque à être : le seul être que le parlêtre peut trouver est du côté de l'*osbjet a* : le nœud est à la tresse ce que l'être est au temps.

Pour conclure, je propose cet extrait d'un texte de Hans Bellmer¹⁵, qui donne sa vision de la genèse de l'espace fantasmatique d'une femme.

« Dans le cas de la petite fille assise, il y a un conflit initial entre le désir et son interdiction insoluble. Ce conflit ne peut conduire qu'au refoulement du sexe, à sa projection sur l'œil, l'oreille, le nez : projection ou déplacement qui nous explique la valorisation hyperbolique des organes des sens, la dramatisation de la fonction.

Mais la fusion ne suffit pas, et à propos de l'œil sur la main par exemple, il faudra croire que



l'œil doublé de l'image condamnée du sexe n'a pu dissimuler entièrement le côté compromettant de son contenu supplémentaire ; ainsi la perte de la vue signifie « je ne veux rien voir je ne veux plus voir ! » « Cette explication conduit à une autre plus générale, qui la contredit quelque peu, et la complète. L'image du sexe s'étant glissée sous celle de l'œil, il n'y a plus d'obstacles à ce que la sexualité, l'amour, déguisée en faculté visuelle ne tienne ses promesses prestigieuses. Car le sentiment d'infériorité de la diminution physiologique, cause et effet de la névrose, réclame une compensation et, davantage, réclame un dépassement véritable qui consisterait ici dans l'épreuve plus ou moins objective d'une

capacité supranormale : pouvoir voir avec la main et soulignons que cette fois-ci, le déplacement a atteint la surface de la conscience et son contenu irrationnel est devenu manifeste ».

1 Reprise partiellement réécrite d'une communication lue aux journées d'études de mars 2021 organisées par l'ALI. L'exposé du cas DIVA (résumé pour ne pas dépasser le temps imparti), de même que les citations de Lacan, ont été ajoutés.

2, L'expression est à chercher dans le dernier livre, paru après nos journées, de Marc Alain Ouaknin, *La Genèse de la Genèse illustrée par l'abstraction, de la création du monde à la tour de Babel*, aux Éditions Diane de Selliers que j'attends de recevoir !

(Nouvelle traduction de l'hébreu, notes et commentaires de Marc-Alain Ouaknin. Préface de Valère Novarina)

3 Faut-il choisir entre le trou dans le symbolique ou le symbolique comme trou ? c'est une question qui n'est pas traitée ici ?

4 Il est d'ailleurs intéressant de noter combien les attributs principaux du dieu d'Abraham sont repris dans les caractéristiques de l'inconscient freudien : pas de temps, pas de négation, pas de représentation et surtout la fonction du UN comme Réel. De plus, les traductions actuelles de la genèse, celle⁴ de Marc Alain Ouaknin par exemple, montrent que les 11 premiers chapitres de la genèse reprennent des légendes babyloniennes et que le Dieu qui échappe à la vue apparaît avec la dimension de la parole qui ne peut saisir son essence imprononçable.

5 Rabbi Shlomo ben Itzhak HaTzarfa (Rabbi Salomon fils d'Isaac le Français), plus connu sous les noms de Rachi, et Salomon de Troyes, est un rabbin exégète, talmudiste, poète, légiste et décisionnaire français né à Troyes en France et mort le 13 juillet 1105 dans la même ville.

Vigneron de son état, il est surtout l'auteur de commentaires sur la totalité de la Bible hébraïque et la majeure partie du Talmud de Babylone. Devenus des outils indispensables à la bonne intelligence de ces textes du vivant de leur auteur, ils sont diligemment répandus dans l'ensemble du monde juif, et lui assurent une place de choix au sein des autorités rabbiniques du Moyen Âge. Ils en font de plus un témoin privilégié de la France septentrionale au XI^{ème} siècle, car Rachi atteste par ses gloses et écrits divers où l'hébreu rabbinique se mêle à l'ancien français, de la saveur et l'état de la langue orale et véhiculaire d'alors. Ils en font enfin l'un des rares savants juifs à avoir influencé le monde non-juif car son commentaire biblique aura inspiré, outre ses lecteurs et commentateurs juifs, Abélard, Nicolas de Lyre et la traduction de la Bible par Martin Luther

6 Le mot *chiffonné* « osbjt » est introduit par Lacan dans la dernière leçon du séminaire RSI, en 1975, pour faire la différence entre effets de semblant et effet de Réel. C'est une des conséquences de l'écriture du nœuds qui témoigne de l'intrusion d'une écriture dans une autre. Il précise un an plus tard, dans la leçon du 11 mai 1976 du séminaire Le sinthome : « La seule introduction de ces nœuds bo, de l'idée qu'ils supportent un os, en somme, un os qui suggère, si je puis dire, suffisamment quelque chose que j'appellerai, dans cette occasion, osbjt, qui est bien ce qui, ce qui caractérise la lettre dont je l'accompagne, cet osbjt, la lettre petit a. Et si je le réduis, cet osbjt, à ce petit a, c'est précisément pour marquer que la lettre, en l'occasion, ne fait que témoigner de l'intrusion d'une écriture comme autre, comme autre avec, précisément, un petit a. »

7 C'est le problème que rencontre Lacan de *ehyeh 'ăšer 'ehyeh* qui ne peut être traduit par « Je suis ce que je suis... ». Dire « je suis » suivi d'un complément, c'est cela la névrose ! (C'est une phrase attribuée à Lacan dont je ne retrouve pas la trace)

8 Samuel Beckett *Cap au Pire*, aux Éditions de Minuit

9 Dans la troisième, Lacan écrit « je souis » soit la jouissance du parlêtre. La formule « je souis un homme » est donc très éclairante.

10 Séminaire le sinthome 1975-76

11 Lacan Jacques, in conférence à Genève, *le symptôme*, publiée dans *L'éclat du jour*. 1974

12 En hébreu, PaRaDeS indique par ses consonnes quatre modalités du savoir : la reconnaissance de la réalité, l'allusion, la métaphore, et le savoir initiatique.

13 Extrait de « Diva ou la passion d'une voix », Marc Morali in *Apertura* n° 8, *La Passion*, 2004, chez Erès

Diva est le surnom de l'héroïne d'un film de JJ Beineix d'après un roman de Daniel Odier *DIVA*, sorti en 1981.

14 Dans son livre intitulé « je suis un monstre », Paul B. Préciado explique de façon remarquable comment, en tant que femme, durant ce qu'il appelle la transition, il a vécu la découverte du monde mâle et surtout des odeurs jusque-là inconnues, celles d'un vestiaire d'hommes par exemple. Ce qui démontre assez bien que le « désir de devenir un homme » est lié plus à la dimension de suggestion d'un signifiant-maître qu'à l'expression d'un corps parlant !

15 Bellmer Hans, *Petite anatomie de l'inconscient physique ou anatomie de l'image*, éditions Allia, Paris, 2016